



CULTURE

JOSEF KOUDELKA, L'ÉTERNITÉ ET UN JOUR

LE GRAND PHOTOGRAPHE TCHÈQUE A COMMENCÉ SA SÉRIE « RUINES » EN 1991 À DELPHES, EN GRÈCE. IL L'A FINIE EN 2018 À PÉTRA, EN JORDANIE. LA BNF LA MET SOMPTUEUSEMENT EN SCÈNE. ET INVITE AU VOYAGE DE LA PATIENCE ET DE LA RÉFLEXION SUR LE TEMPS DE L'HOMME.

VALÉRIE DUPONCHELLE [@VDuponchelle](#)

Koudelka, 82 ans, visage buriné et œil bleu myosotis, campe en perpétuel ermite au milieu de ses formats panoramiques au noir et blanc somptueux, suspendus comme des nuages dans la vaste salle d'exposition de la Bibliothèque nationale de France (BnF). Son exposition s'appelle « Ruines » et les hauts caractères typographiques de ce titre elliptique semblent s'effacer sur la couverture du catalogue, comme une dune ou une vague sous le souffle du temps. L'éternité et un jour vous sont promis dans cette contemplation qui vous emmène en voyage, vous apaise, et réussit à rendre l'immensité des paysages, le vide sacré des architectures et le

détail d'une sculpture effacée sur une stèle. Elle piste la trace humaine, l'homme restant le grand absent de l'image. « *J'aimais le désert, les vergers brûlés, les boutiques fanées, les boissons tiédies. Je me traînais dans les ruelles puantes et, les yeux fermés, je m'offrais au soleil, dieu de feu* », écrivait Rimbaud, « *l'homme aux semelles de vent* », en 1873 dans *Une saison en enfer*. Rétif à tout romantisme, Josef Koudelka se pose en promeneur, en arpenteur, lui qui voyage depuis près de cinquante ans, quitte à dormir sur un carton à la belle étoile.

Voyager avec Koudelka demande une certaine ascèse, de la patience, une aptitude à se fondre dans l'espace et à lever les yeux au ciel. Ce Tchèque né le 10 janvier 1938 à Boskovice, en Moravie, naturalisé français en 1987, fut, dans ses jeunes années, ingénieur en aéronauti-



que. Peu après avoir photographié l'invasion de Prague par les Soviétiques en août 1968, la contestation et la répression du Printemps de Prague, Koudelka quitte son pays. Les mois d'hiver, il habite à Londres puis à Paris. Le reste du temps, il est sur les routes d'Europe à traquer les hasards (cela donnera sa série « Exils », exposée à la Galerie de photographies du Centre Pompidou au printemps 2017, à l'occasion de sa donation). Projet sans équivalent dans l'histoire de la photographie, sa série « Ruines » est le fruit de trente ans durant lesquels ce fort caractère a parcouru vingt pays du pourtour méditerranéen, marché sans fin et photographié les ruines des hauts lieux de la culture grecque et latine, berceaux de notre civilisation.

Donation à la BnF

Si certaines images ont déjà été exposées et/ou publiées - *Periplanissis* (1997), *Chaos* (1999), *Rome, théâtre du temps* (2003), *Vestiges* (2013), notamment à la Vieille Charité, à Marseille en 2013 -, les 110 tirages de la série « Ruines » forment un ensemble qui n'a jamais été montré en tant que tel. Cette exposition s'accompagne d'un don du photographe au département des estampes et de la photographie de la BnF : près de 170 tirages issus de cette série commencée à Delphes en 1991 et achevée à Pétra en 2018. La scénographie fluide de Jasmin Oezcebi, souvent à l'œuvre au Centre Pompidou, la met littéralement en suspens. De la France à la Syrie, du Maroc à la Sicile, de la Grèce à la Turquie, de l'Albanie à Chypre, du Liban à la Jordanie, ces 110 photographies panoramiques multiplient les approches, comme si l'on débouchait, pour la première fois, du chemin de l'été grec sur le théâtre de Delphes. Alternance de vues lointaines et de gros plans, de fragments, de jeux d'ombres et d'étagement des plans, visions récoltées à fleur de sol, en plongée ou en contre-plongée, ces panoramas rendent au spectateur la fraîcheur de la découverte, même si ces sites ont été maintes fois commentés et reproduits.

L'artiste « ne reproduit pas le visible, il rend visible », disait Paul Klee. Parfois, la découverte est sous nos pieds, comme la voie Appienne, à Rome, où Koudelka

fait ressortir les traces du passage des chars antiques sur les dalles en roche volcanique. Parfois, elle se montre à la vue de tous, comme le camp de colonnes de la basilique byzantine de Raphana, en Jordanie, qui ressemble à une forêt de pierres. Une intimité nouvelle se crée ainsi avec la longue histoire du temps sans que l'on éprouve un sentiment de déjà-vu grâce au regard personnel du photographe et à son art de la lumière. Sa vision subjective et éclatée du paysage antique pose la série « Ruines » comme une vaste allégorie du monde.

Seul au milieu des pierres

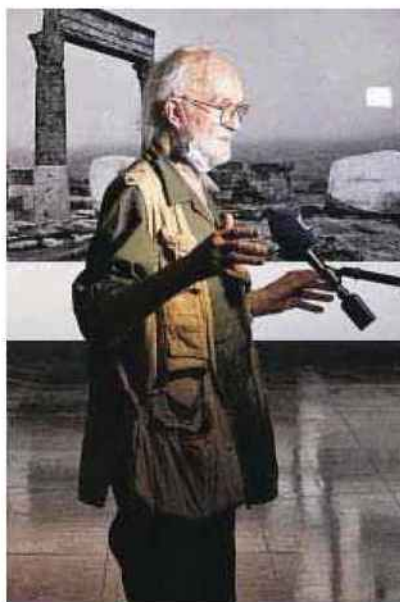
Koudelka. Crossing the Same River, le film de Coskun Asar, montre son obstination à « trouver le lieu où la photo vous attend », quitte à attendre des jours entiers, quitte à tordre son corps comme un acrobate pour capter le bon angle. « La répétition, mais pas la rengaine », insiste cet irascible qui rudoya plus d'un interlocuteur aux Rencontres d'Arles, mais d'une discipline de yogi quand il est seul au milieu des pierres. « *Koudelka est un photographe-marcheur et son senti du lieu, de ses reliefs, est très important. Cette inscription physique du photographe dans le paysage est fondamentale et cela le rapproche des land artists: ce qu'il voit, c'est autant la ruine que le paysage autour. Il arrive souvent sur les lieux avant le lever du jour, il les arpente inlassablement puis il attend pour voir comment le lieu est révélé par la course du soleil au fil de la journée. D'une certaine manière, la bonne photographie pourrait être celle qui vient redoubler cette épiphanie que constitue la rencontre de la lumière et de l'ombre, du hiératisme minéral et de la vivacité végétale, de la nature et de la culture* », analyse Héloïse Conésa, conservatrice au département des estampes et de la photographie de la BnF, commissaire de l'exposition avec Bernard Latarjet.

Une immense carte couvre tout un mur et replace chaque site dans son contexte géographique et historique, de Cuicul, en Algérie, à Troie, en Turquie. Nous sommes bien au royaume des chartistes où Koudelka joue l'explorateur en gilet de photoreporter ! D'où lui vient cet intérêt pour les ruines ? « En



Jait, ce n'est pas vraiment un intérêt pour les ruines. La motivation profonde était encore une fois de voir comment l'homme contemporain intervient sur le paysage. Et, sans doute, comme dans toute mon approche du paysage, de trouver la trace de l'homme», répond-il à Christian Caujolle, commissaire et critique, l'un des fondateurs de l'Agence Vu, le seul à avoir apprivoisé le maître pour The Art Newspaper. «Sinon, mais je ne sais pas si cela a à voir, je me souviens d'une anecdote de mon enfance. Je suis originaire d'un village dans lequel il y avait une petite bibliothèque. Une fois, j'ai emprunté deux livres, un sur les cow-boys et un autre sur la mythologie grecque. Mon père s'est mis en colère à cause des cow-boys. Il ne voulait pas que, comme les autres enfants, je joue avec des pistolets. Mais il m'a laissé avec l'archéologie.» ■

«Josef Koudelka. Ruines»,
à la BnF François-Mitterrand (Paris 13^e),
jusqu'au 16 décembre.
Catalogue Éditions Xavier Barral/BnF, 55 €.



Dans cette exposition, Josef Koudelka ambitionne encore et toujours de «trouver la trace de l'homme» dans son approche du paysage.

TEREZA NOVAKOVA/AP/SIPA



JOSEF KOUDELKA / MAGNUM PHOTOS